

cette philosophie mensongère qui l'a trompé, qui lui promettait un bonheur si chimérique, dans les passions qui ont précipité sa ruine, dans des biens et des plaisirs qui ne sont plus, dans une vie qui va se terminer au plus cruel supplice? Ah! cette maîtresse d'erreur n'a plus rien à lui dire; elle l'a perdu, et elle l'abandonne. Je me trompe; elle a encore une ressource digne d'elle à lui offrir. Elle s'approche, tenant d'une main le poignard, de l'autre le poison, et lui dit avec un insultant sourire: Choisis; il n'y a plus pour toi d'espérance, toutes les illusions sont dissipées, te voilà au fond de l'abîme; donne-toi la mort, n'en aie point de scrupule, je te le permets: quand mes leçons ont conduit mes disciples au désespoir consommé, je leur enseigne ce dernier secret, et leur apprend à échapper aux maux de la vie en se réfugiant par le suicide dans les enfers.

O philosophie barbare et véritablement infernale, qui précipite les hommes dans toutes les erreurs, pour les pousser de là dans tous les crimes, les faire tomber ensuite dans tous les malheurs du temps, et les entraîner enfin dans l'abîme d'une désolation éternelle!!!

O mon Dieu! ne permettez pas que mes auditeurs, que cette précieuse jeunesse surtout, se laissent séduire aux promesses trompeuses de cette hypocrite sagesse, la plus perfide et la plus implacable ennemie de la créature intelligente que vous avez faite à votre image. Ah! plutôt, qu'ils soient sourds à sa voix, qu'ils repoussent la coupe empoisonnée qu'elle leur présente, et qu'ils aillent puiser aux sources de la vérité et de la grâce les seules consolations réelles de la vie présente, les seules joies qui demeurent éternellement! Ainsi soit-il.

PÉRORAISON

Qui terminait les trois Discours précédens réunis en un seul.

J'ai enfin terminé, mes Frères, ce que j'avais à vous dire sur l'incrédulité. Je l'ai attaquée, et j'ai essayé de la confondre dans toutes ses prétentions: elle se donne pour sage, et j'ai fait voir qu'elle était insensée; elle prétend enseigner et favoriser toutes les vertus, j'ai montré qu'elle n'enseigne que le vice; enfin, elle voudrait persuader aux hommes qu'ils trouvent le bonheur dans ses doctrines, je viens de montrer qu'ils n'y trouveront que le malheur et le désespoir. Puissent ces vérités être senties de tous! puissent-elles désabuser ceux que l'erreur entraîne, affermir aussi tous les autres sur les fondemens sacrés de la foi, et nous disposer tous à nous unir, par la conformité de croyance et de vertu, dans le sein de la vérité; afin qu'après avoir vécu en vrais chrétiens sur la terre, nous soyons du nombre des vrais élus dans le ciel? Ainsi soit-il.

FRAGMENT

D'UN SERMON

SUR

L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION. *

*Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*Les Juifs ne communiquent pas avec les Samaritains.
(Joan. iv, 9.)

L'ERREUR de cette femme de Samarie avec laquelle Jésus-Christ daigne s'entretenir dans l'Évangile, consistait à croire que les religions étaient indifférentes, que la meilleure pour chaque peuple était celle qu'il avait héritée de ses pères, qu'il était permis de mêler le culte du vrai Dieu avec celui des fausses divinités du paganisme, et que les Juifs se rendaient coupables d'une odieuse intolérance en condamnant le

* On n'a trouvé que ce fragment dans les papiers de l'auteur. Nous avons cru devoir le placer ici comme complément des Discours sur l'Incrédulité.

schisme et l'idolâtrie des Samaritains. Chaque mot qu'elle prononce fait sentir combien elle est blessée de cette intolérance prétendue. Je m'étonne, dit-elle au Sauveur, que vous condescendiez à m'adresser la parole et que vous vouliez boire de l'eau que je puise; car les Juifs ont horreur de communiquer avec ceux de notre nation et de notre croyance: *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* Ils soutiennent qu'il n'y a de sacrifices légitimes, que ceux qu'on offre dans leur temple de Jérusalem: *Vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet* (1); et ils ne nous pardonnent pas de sacrifier sur cette montagne, à l'exemple de nos pères: *Patres nostri in monte hoc adoraverunt* (2).

Remarquez bien, mes Frères, la réponse que le divin Maître fait à cette femme prévenue. Loin de la flatter dans ses préjugés, il lui déclare nettement que le culte de Samarie est un fruit de l'ignorance et de l'erreur. Vous ne savez, lui dit-il, ce que vous adorez: *Vos adoratis quod nescitis* (3); les Juifs, au contraire, connaissent le Dieu qu'ils adorent, et lui rendent le culte qui leur a lui-même enseigné: *Non adoramus quod scimus* (4); aussi, les Juifs ont-ils seuls possédé jusqu'ici la doctrine du salut: *Quia salus ex Judæis est* (5). Mais, ajoute-t-il, un nouvel ordre de choses va commencer: les temps annoncés par leurs prophètes sont venus, où le Christ, sorti de leur sein, doit établir un culte plus parfait, auquel le leur a préparé le monde; où toutes les nations vont apprendre enfin comment Dieu, qui est un esprit pur et la vérité même, doit être adoré en esprit et en vérité: *Qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (6). C'était dire clairement

- (1) Joan. iv, 20.
- (2) Joan. iv, 20.
- (3) Joan. iv, 22.
- (4) Joan. iv, 22.
- (5) Joan. iv, 22.
- (6) Joan. iv, 24.

qu'il n'y a de religion agréable à Dieu, que la seule véritable, enseignée d'abord imparfaitement par Moïse, et ensuite dans toute sa perfection par Jésus-Christ; et que les autres cultes qui n'ont pas la vérité pour base, manquent de la première condition indispensable pour lui plaire : *Qui adorant eum, in veritate oportet adorare.*

La Samaritaine revint de son égarement, et embrassa la vraie foi. Serai-je assez heureux pour ramener aussi de leurs préventions funestes, ceux qui se persuadent encore, ou qui feignent de se persuader, jusque dans le christianisme, que, sans distinction de faux ou de vrais, tous les cultes sont bons, et que chacun peut honorer la Divinité comme il lui plaît? Doctrine détestable, qui est l'anéantissement de tout culte et de toute croyance, et qui renverse le fondement même de la raison. En vain ceux qui professent cette sacrilège indifférence, couvrent-ils leur impiété du nom spécieux de tolérance universelle; en vain se vantent-ils, par un abus manifeste des termes, d'être plus religieux que les autres hommes, parce qu'ils affectent de respecter également toutes les religions; et plus sages, parce qu'ils ne se rendent esclaves d'aucune en particulier. Nous entreprenons de détruire cette double prétention, et de prouver, premièrement, que l'indifférence en matière de religion est le comble de l'irreligion; ce sera la première partie : secondement, que l'indifférence en matière de religion est le dernier excès de la déraison; ce sera la seconde partie.

Appliquez-vous, mes Frères. Je viens attaquer l'erreur la plus répandue de nos jours, et comme l'hérésie dominante du siècle, ou, pour mieux dire, un sorte d'hérésie universelle, qui, confondant en tout point la vérité avec le mensonge, embrassant toutes les impiétés et toutes les erreurs sous une protection commune, ne tend à rien moins qu'à introduire le chaos dans le royaume de Dieu, qui est la religion.

O Dieu! que votre parole, qui est la lumière, dissipe les ténèbres de ce nouveau chaos, et rende à la divine vérité son éclat et ses droits. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoi de plus ordinaire, dans ce siècle du sophisme et du paradoxe, où les doctrines s'accréditent, non parce qu'elles sont vraies ou même apparentes, mais parce qu'elles sont étranges et bizarres; où l'on est sûr de persuader, dès que l'on étonne; où ce n'est ni la raison, ni l'évidence, mais la nouveauté et la hardiesse, qui subjuguent et entraînent les esprits; quoi de plus ordinaire, dans ce siècle, que d'entendre de prétendus philosophes nous dire: Suis-je moins religieux parce que je me déclare pour toutes les religions? est-on sans culte, quand on réunit dans son amour et sa vénération tous les cultes? Je ne m'astreins, il est vrai, à aucune profession de foi particulière, mais j'ai un vaste symbole qui renferme les croyances de tous les peuples; je ne suis ni chrétien ni musulman, ni juif, ni païen, mais je suis à la fois tout cela; et, en fait de religion, sans rien distinguer, ni rien examiner, j'honore et je respecte tout. Autant vaudrait dire: Je méprise tout, en fait de religion. Car enfin, mes Frères, y a-t-il de marque plus certaine de mépris que l'indifférence? Ne méprise-t-on pas son épouse, quand on la regarde du même œil que tout le reste des femmes? Ne méprise-t-on pas son prince et sa patrie, quand on a les mêmes sentimens pour eux que pour toutes les nations et pour tous les princes? Qui ne discerne rien, n'estime rien. Si vous aimez tous les hommes également, vous êtes sans amis, et si toutes les religions vous sont égales, vous êtes sans religion et impie. Approfondissons cette vérité, et mettons-la dans tout son jour.

Où la religion n'est qu'un mot vide de sens, ou elle est le lien de soumission et de dépendance, qui unit

l'homme à la divinité; le code sacré des devoirs qu'il a à remplir envers elle; l'hommage suprême par lequel il reconnaît son souverain domaine sur toutes les créatures. Or, je le demande, où est le lien qui vous attache à la Divinité, vous qui êtes neutre et indifférent entre toutes les divinités qui sont l'objet du culte des hommes? Peu vous importe qu'on adore le Dieu véritable et tout-puissant, qui a fait et qui conserve toutes choses; ou qu'on adresse ses vœux à ce ciel matériel, et aux astres qui nous éclairent; ou qu'on se prosterne devant le bois et l'argile, devant le marbre et le bronze; ou qu'on rende les honneurs divins aux animaux et aux plantes, aux passions et aux vices, aux génies malfaisans et aux puissances infernales; ou qu'on divinise la nature, le hasard, la fatalité aveugle, l'univers, le néant même. Tout vous est égal: vous laissez à chacun son Dieu, quel qu'il puisse être, vous n'en rejetez ni n'en choisissez aucun; vous êtes donc manifestement sans Dieu, sans aucun lien de dépendance envers une divinité quelconque; et voilà déjà votre indifférence, prétendue religieuse, réduite à un véritable athéisme.

Je ne suis pas athée, vous criez-vous; l'athée ne veut d'aucun culte, et moi je les admet tous. La différence est grande.—Je conviens, mon cher Auditeur, que ce sont choses différentes en paroles; mais je soutiens qu'au fond, et dans la pratique, c'est une seule et même chose. En effet, de tous ces cultes divers, opposés, incompatibles, que vous admettez si complaisamment, vous n'en pratiquez aucun. Ce grand culte universel que vous professez n'a ni temple, ni autel, ni prêtre, ni rit, ni sacrifice qui lui soit propre; ce n'est donc, sous un autre nom, que l'absence et l'affranchissement de tout culte. Vous ne priez point, vous n'adorez point, vous ne rendez ni hommage, ni devoir à aucune divinité: et je suis toujours forcé de conclure, que ce respect spéculatif et général pour toutes les reli-

gions, n'est autre chose qu'un mépris réel et pratique pour chaque religion en particulier; c'est-à-dire, que c'est l'irréligion absolue.

Il est vrai, direz-vous, que je ne tiens à aucune forme extérieure de religion, à aucune cérémonie ou prière, ni à rien de ce qui frappe les sens. Mais j'adore en esprit; c'est là l'essentiel, d'après la parole de Jésus-Christ même, et je m'en contente.— Ah! mon cher Auditeur, si vous saviez ce que c'est que cette adoration en esprit dont vous parlez, vous ne songeriez pas à vous en faire un voile pour couvrir votre criminelle indifférence. Mais puisque vous n'avez pas craint d'alléguer une si belle et si sainte parole de l'Évangile, apprenez ce qu'elle signifie.

Adorer Dieu en esprit, c'est, premièrement, le connaître, s'instruire de sa nature et de ses divins attributs; confesser et révéler sa grandeur, sa sainteté, sa puissance, sa bonté, sa justice; soumettre les faibles lumières de notre raison à son intelligence infinie; croire avec une humble foi tout ce qu'il enseigne, quelque incompréhensible qu'il nous paraisse, et faire taire le raisonnement humain devant l'éternelle vérité. Je reconnais là un esprit qui adore. Mais celui qui est indifférent à tout ce que l'on peut dire ou penser de Dieu; qui ne s'inquiète pas de savoir s'il existe, ni s'il est esprit ou matière, ni s'il doit être discerné des objets les plus vils et les plus abjects; qui ne compte son autorité pour rien, ne daigne pas s'informer de ce qu'il enseigne, donne à chacun le droit de croire ou de mépriser sa parole, et ne fait aucune distinction entre les dogmes les plus saints et les plus monstrueuses doctrines: celui-là est-il un adorateur en esprit, ou un contempteur sacrilège? Je vous laisse à répondre.

Adorer Dieu en esprit, c'est, en second lieu, l'aimer, être touché de ses bienfaits et de ses perfections ineffables; lui dresser, dans le fond de son cœur, un autel où on lui offre tous les jours un sacrifice de louanges; préférer ses bonnes grâces à tous les biens;

craindre moins la mort que de lui déplaire; aspirer de tous ses désirs au bonheur de le voir et de le posséder dans son royaume: voilà ce culte de l'amour, sans lequel on ne conçoit même pas l'adoration en esprit. Or, dites-moi s'il y a quelque chose de plus inconciliable avec un tel amour, que l'indifférence.

Adorer Dieu en esprit, c'est, en troisième lieu, être docile à ses volontés, faire ce qu'il ordonne, et s'abstenir de ce qu'il défend; régler sur sa divine loi, nos actions, nos affections et nos pensées; réprimer, pour lui obéir, les penchans de la nature; l'honorer par l'innocence de notre vie, et par la pratique des vertus dont il est la source. Tout cela suppose une loi divine, et une obligation de l'observer. Mais, où montrer cette loi, et comment la faire reconnaître à celui qu'un respect égal pour les lois contradictoires de toutes les religions diverses, affranchit de l'obligation d'en observer aucune; et qui n'a pas promis plus d'obéissance au Dieu trois fois saint qui commence toutes les vertus, qu'à cette multitude de divinités abominables, qui offrent l'exemple de tous les crimes, et se tiennent honorées de tous les vices?

Enfin, honorer Dieu en esprit, c'est, non lui refuser le culte extérieur qui lui est dû, mais animer et vivifier ce culte par le sentiment intérieur et par la ferveur de l'âme; joindre l'hommage du cœur à celui des lèvres; prosterner l'esprit avec le corps devant la Majesté suprême; rassembler en quelque sorte toutes ses puissances et toutes les parties de son être, pour mieux glorifier le souverain Auteur de toutes choses. N'êtes-vous pas forcé de l'entendre ainsi? Comment donc nous parlez-vous d'adoration en esprit, ou même d'adoration quelconque, vous qui, placé entre tous ces cultes, sans vous déterminer pour aucun, demeurez étranger à tout exercice extérieur ou intérieur de religion, et la réduisez tout entière à un nom sans objet, et à une vaine théorie?

Vous me répondrez peut-être: que votre doctrine

d'indifférence ne vous interdit pas toute pratique religieuse; qu'elle autorise chacun à se conformer aux usages sacrés de ses pères, ou du pays qu'il habite; que vous ne faites pas difficulté d'aller, comme les autres, au temple, lorsque la bienséance l'exige, et d'assister, dans les occasions, aux prières et aux cérémonies publiques. Oui, mon cher Auditeur, je le sais; vous venez quelquefois dans la maison de Dieu, par bienséance, comme vous dites, et par cérémonie, sans y apporter aucun sentiment de foi, de véritable respect ou d'amour. Vous venez vous mêler à ceux qui adorent, sans adorer vous-même; prendre part, en apparence, à un culte auquel vous ne croyez pas; rendre au vrai Dieu, parce que vous êtes dans tel pays, ce que vous rendriez, par le même principe, si vous étiez ailleurs, à la plus méprisable idole, et, s'il le fallait, au démon même. Voilà ce que vous appelez un acte de religion, mais que je ne puis appeler, moi, ou qu'un jeu, ou qu'une hypocrisie, ou que le plus sanglant outrage qui se puisse faire à la religion et au Dieu qui en est l'objet, Car enfin, parlez clairement: croyez-vous que ce Dieu existe, ou le niez-vous avec l'athée? Si vous niez son existence, en venant lui rendre extérieurement un hommage que votre cœur désavoue, vous êtes incontestablement hypocrite; et si vous le reconnaissez pour Dieu, n'est-ce pas vous jouer de cette majesté infinie, et l'insulter avec la dernière audace, que d'oser lui dire: Apprenez, grand Dieu, les bornes de vos droits sur les hommes? Ce n'est pas à vous à leur imposer un culte ou une croyance: c'est à eux de se faire des cultes selon leurs caprices, et à vous de trouver bon tout ce qu'il leur plaît d'inventer. L'expérience a fait voir qu'il leur faut une religion, mais n'importe laquelle; ils ont besoin d'adorer quelque chose, mais ce qu'ils veulent. Soit donc qu'ils brûlent leur encens en votre honneur: soit qu'ils l'offrent aux plus viles d'entre vos créatures, ou à des êtres fantastiques que leur propre imagination a

créés, ou aux objets même les plus odieux et les plus infâmes, vous devez être satisfait, puisqu'ils ont une religion quelconque; et leur dette est acquittée envers vous. — Qui ne sent, mes Frères, que tenir un tel langage, c'est braver ouvertement la Divinité, et l'avilir autant qu'on le peut; c'est ériger en doctrine religieuse toute l'impiété de l'athéisme jointe à toutes les abominations de l'idolâtrie; c'est adhérer, par une profession de foi monstrueuse, à tout ce qu'il se commet de blasphèmes, de profanations et de sacrilèges dans l'univers? Voilà donc où nous conduisaient nos sophistes, par cette spécieuse maxime: Que chacun doit suivre, sans autre examen, la croyance de son père, de son époux, ou de sa patrie; maxime qui, faisant du culte divin une pure affaire de convenance, d'usage ou de police, disposait les esprits à conclure que, puisque la foi doit varier selon les familles, les gouvernemens et les climats, puisque la piété consiste à bénir dans un lieu ce qu'on maudirait dans un autre, à se prosterner ici devant le même objet que là on foulerait à ses pieds, la religion n'est donc rien en soi, et ce nom si sacré n'exprime qu'une respectable et imposante chimère.

Ce qui est prodigieux, mes Frères, c'est que des chrétiens aient pu être entraînés dans ce gouffre de scepticisme et d'irreligion. Car, en supposant (remarquez bien ce que j'avance), en supposant, je ne dis pas comme certain, mais comme possible seulement, que le christianisme soit vrai, (et qui oserait nier cette possibilité?) le chrétien qui, trahissant sa foi, embrasse le parti de l'indifférence, et met au même rang toutes les religions, témoigne par là tant d'ingratitude et de mépris envers Dieu, qu'il n'y a plus d'expression pour caractériser dignement le crime de son infidélité. Voici, en effet, ce qu'il se dit à lui-même: Il est possible que Dieu m'ait aimé jusqu'à sacrifier pour moi son Fils unique; que Jésus-Christ soit ce Fils de Dieu descendu du ciel pour me délivrer de la captivité des démons et de mes vi-

ces, et me ramener, des voies de l'erreur et de la perte, dans celles de la vertu et du bonheur; que pour me sanctifier et m'élever jusqu'à lui-même, il ait daigné s'abaisser jusqu'à moi, et se revêtir de ma nature et de mes misères; que, pour expier mes crimes, il ait souffert l'ignominie et les tourmens; que, pour me rendre les droits que j'avais perdus à une immortelle vie, il ait subi une cruelle mort; qu'il m'ait laissé pour testament un livre divin, qui m'enseigne la plus parfaite sagesse, la morale la plus pure, et le seul culte que le souverain Etre puisse agréer, tout cela est possible; le monde entier l'a adopté comme vrai, et l'on assure qu'il y a été contraint par l'évidence des preuves. Mais peu m'importe. Que Jésus soit ou ne soit pas le Fils de Dieu; qu'il ait ou qu'il n'ait pas versé son sang pour le salut des hommes: je ne veux ni vérifier ses titres, ni me soumettre au joug de sa loi, ni lui donner aucun témoignage particulier de reconnaissance ou d'amour; j'affecterai de les confondre, dans une générale indifférence, avec ces divinités de toute dénomination et de toute espèce, que le genre humain abusé encensait avant sa venue; je ne ferai aucun discernement entre son culte et le leur, entre ses adorateurs et ses ennemis; je verrai du même œil le païen qui le hait, le mahométan qui le blasphème, le juif qui le crucifie, et le chrétien qui se prosterne devant ses autels; son Evangile ne sera pas plus sacré à mes yeux que l'impur alcoran, ou que les fables insensées du polythéisme, les erreurs, les folies, les indécentes et les impiétés de toutes les sectes et de tous les pays. Voilà ce que je professe et méprise à la fois. Ne rien rejeter, ne rien croire, voilà ma religion.

Que l'incrédulité, mes Frères, qui a brisé au ourd'hui tout frein, et déposé toute honte, applaudisse, si elle le veut, à ce langage du plus insultant dédain, et de la plus sacrilège apostasie; pour moi, qui crois et qui sais que Jésus-Christ est en effet le Fils du Dieu vivant, et qu'après s'être immolé pour les

hommes, il les jugera tous un jour, j'éprouve un frémissement dont je ne puis me défendre, en me représentant au pied de son inévitable tribunal ces chrétiens parjures, qui, nés dans son église, sortis d'une longue suite de générations fidèles, marqués à son sceau par le baptême, nourris, dans leur enfance, de sa parole et de ses sacremens, instruits de l'incomparable sainteté de ses lois, et de la sublimité toute divine de son culte, ont pu le confondre, dans leur estime, avec les Jupiter incestueux, les Mars sanguinaires, les infâmes Vénus, et tant d'autres fantômes impurs ou odieux, que la corruption du cœur humain avait divinisés : malheureux, qui n'auront pas, comme les idolâtres, l'excuse de ne l'avoir pas connu; mais qui l'auront traité avec cet excès d'outrage, par un véritable mépris pour tout ce qui est Dieu, et parce que, dans le délire impie de leur orgueil, ils auront regardé comme au-dessous d'eux, de compter la Divinité, ses bienfaits et son culte pour quelque chose.

Vous conviendrez sans peine avec moi, mes Frères, que c'est là le dernier terme où l'irréligion puisse atteindre. Ne parlons donc plus de ceux qui poussent leur indifférence jusqu'à ranger sur une même ligne le christianisme si saint et si révérent, avec les plus folles et les plus criminelles superstitions. Mais faudra-t-il condamner aussi ces indifférens d'une autre espèce, qui, faisant profession de croire en Jésus-Christ, ne font du reste aucune distinction entre les diverses communions chrétiennes, et n'admettent ni ne rejettent l'autorité ou les croyances d'aucune église. Remarquez, je vous prie, que, pour satisfaire à cette question, il n'est pas besoin d'examiner laquelle de ces communions est la vraie, ni jusqu'à quel point pourrait être excusable celui qui, élevé dans une fausse église, la regarderait, par erreur ou par ignorance, comme la véritable, et en suivrait les dogmes. Ce n'est point là de quoi il s'agit; mais de savoir ce qu'on doit penser du christianisme

de celui qui, par système ou par principe, demeurerait neutre entre les doctrines opposées que professent les différentes sociétés chrétiennes, et les jugerait toutes également bonnes, également sûres pour le salut. Or, nous allons voir que c'est là le dernier excès de la déraison; tel est le sujet de ma seconde partie.